



Angle Mort

Eclats d'imaginaire

Treize vues des bas-fonds

William Gibson

<http://www.angle-mort.fr/>

Une nouvelle inédite en français publiée uniquement dans le cyberspace, sous forme de fichier et sans contrepartie papier : voilà un concept parfaitement adapté à William Gibson, nous sommes-nous dit, à *Angle Mort*. Et pour fêter la première année d'existence de la revue, publier une nouvelle d'un des auteurs desquels nous nous réclamons nous semblait parfait.

Loin des œuvres cyberpunks qui l'ont rendu célèbre, *Treize vues des bas fonds*, un texte de 1997, évoque plus un Ballard ou un Burroughs que les écrivains du mouvement auquel est habituellement associé Gibson. Son regard détaché, clinique, inspiré par un poème de Wallace Stevens, dresse le portrait d'une ville du futur avec une précision et une économie de moyen rares.

Avouons que nous ne sommes pas peu fiers de vous proposer ce texte...

Un. DEN-EN

Contre-plongée, perspective profonde, vue sur l'intérieur d'une station de métro tokyoïte.

Lumière naturelle, exposition longue ; un piéton fantomatique s'éloigne de nous vers l'arrière-plan. On en voit deux autres, en mouvement, flous.

Au-dessus, lampes fluorescentes dans d'étroits plafonniers rectangulaires. Plafond composé de panneaux carrés d'un mètre de large (des panneaux d'absorption acoustique ?). Les protubérances rondes : des ventilateurs, des détecteurs de fumée, des haut-parleurs ? De grandes colonnes carrées vont diminuant. Le côté d'un escalier ou d'un escalator. Un sol carrelé de mosaïque, avec un grand motif : des zones circulaires blanches formées de dalles carrées et remplies de carreaux ronds et noirs. Le sol est propre : aucun détritrus. Pas de mégot de cigarette ni d'emballage de chewing-gum.

Une longue file de cartons aux flancs peints suit la perspective des colonnes et des carreaux immaculés : à première vue, on dirait le projet artistique d'un gamin, chorégraphié par une maîtresse de maternelle bien trop créative. Mais tous les cartons ondulés ne sont pas peints ; beaucoup, notamment les plus éloignés, ont conservé leur marron d'origine. Le plus proche de l'objectif, intact, d'un jaune éclatant, porte le logo de Microsoft.

Les fresques, qui semblent avoir été exécutées à la gouache,

sont difficiles à interpréter.

On voit nettement deux sacs en papier sur le sol : un près des peintures, l'autre presque sur le chemin du piéton fantôme. Ils dénotent une anomalie, une possible menace : message d'alerte des Transports Londoniens, secte au gaz sarin... Que font-ils là ? Que contiennent-ils ?

La plus proche des peintures porte le logo « DEN-EN ». Plus loin dans l'image, il y a aussi des cartons. En les comparant aux autres, on s'aperçoit qu'il s'agit d'assemblages, créés à partir de boîtes plus petites. Un examen plus détaillé dévoile la façon dont ils sont accrochés : une fente horizontale sur chaque morceau, dans laquelle on a passé de la ficelle (blanche ou rose), puis fait un nœud aux bords soigneusement coupés. En réalité, toutes les structures semblent avoir été assemblées ainsi.

Tout au fond, des escaliers. Des passagers descendent.

Deux. Pieuvre bleue

Perspective peu profonde, parallèle au sol, comme pour une peinture anamorphique.

Cette structure semble avoir été consolidée par un tube à ressort émaillé bleu clair à la base en plastique antidérapant. Peut-être une barre de rideau de douche, mais utilisée ici à la verticale. Des cartons aplatis y sont solidement attachés avec de la ficelle.

Les peintures. À peine visible au bout de la structure, près de

l'appareil photo, sur un fond noir, la tête de Bouddha flotte au-dessus d'une chose informe et illisible. Au-dessus de Bouddha est fixé ce qui ressemble à deux emballages de figurines Winnie l'Ourson. Ils servent peut-être de rangement. La peinture sur la façade de la structure est sombre, complexe et superbement exécutée (peinture acrylique?). Des morceaux de corps humains, une sensation de proximité oppressante, potentiellement érotique. Un nu féminin, la tête perdue là où se termine le carton, tient une pieuvre bleue dont les tentacules s'étendent jusqu'au front d'un homme qui semble accroupi à ses pieds comme un chien. Une autre femme nue est allongée sur le dos, les genoux levés, le sexe caché par la perspective. La tête d'un homme, les yeux écarquillés et les pupilles contractées, flotte au-dessus de ses chevilles ; on dirait qu'il fume, mais il n'a pas de cigarette.

Un troisième nu apparaît, plus près de l'objectif : une femme dont les traits évoquent la Chine ou bien le Mexique de Diego Rivera.

Une partie du sol de la station, les dalles rondes et noires, est recouverte d'un bout de moquette synthétique gris-bleu.

Des yeux à la pupille rétrécie.

Trois. Frontier International

Vue inversée sur ce qui pourrait être une grande alcôve. Courbes régulières de dalles carrées aux couleurs claires.

Quatre structures visibles.

La plus grande, bâtie avec une précision extrême, très impressionnante, est ornée d'un profil pointilliste sinistre sur un fond d'un noir d'encre : il évoque un très vieil homme, menton, bouche sans lèvres et nez tombant dessinés en rouge sang. Une petite valise noire et rigide est posée devant elle.

Une autre structure, plus petite, aux couleurs vives, se trouve contre celle-ci : sur un arrière-plan rouge composé d'un oiseau jaune et joyeux et de cercles concentriques de la même couleur, une sorte d'extra-terrestre cubiste fait un clin d'œil à l'appareil photo. La tête d'une grosse épingle ou d'un clou, dessiné dans un style plus raffiné, s'enfonce dans le front de la chose au-dessus de l'œil ouvert.

Une main humaine grandeur nature, pas du tout à l'échelle de l'immense tête, s'approche de l'œil.

Posée à proximité, une structure encore plus petite est décorée de carrés de couleur abstraits rappelant Klee ou Mondrian. À côté, il y a une caisse de plastique orange dont on se sert pour transporter les bouteilles de saké. Une cannette de bière debout. Une paire de sandales en plastique disposées avec soin.

Une autre structure, plus grande, derrière celle-ci. Une peinture à grande échelle en beige et bleu (un ciel ?), mais cachée par le Mondrian. Une porte pouvant s'ouvrir, aux gonds de ficelles, reste dépourvue de dessin : sur le carton qui fait office de battant est écrit « FRONTIER INTERNATIONAL ».

Différents styles d'exécution commencent à émerger.

Plus loin dans l'image, derrière ce qui semble être un tas de couvertures bien pliées, le tube émaillé bleu est debout, renforçant les plaques du plafond. Un autre, semblable, à sa droite, soutient un cerf-volant de papier sur lequel est imprimé le visage d'un samouraï.

Quatre. Inspiré de Picasso

Perspective peu profonde sur ce qui ressemble à un unique abri très étroit, d'approximativement neuf mètres de long. Une preuve de la nature marginale, au sens littéral, de ces constructions : quelqu'un s'est approprié moins d'un mètre sur un côté de couloir et a construit tout le long, formant un tunnel de carton comme un ver de sable.

Les fresques lui donnent des airs de théâtre de marionnettes pour enfants.

Guignol en arrière-plan.

Comme tant de peintures anonymes que l'on trouve dans les brocantes, celles-ci sont vaguement inspirées de Picasso. Des traces de Guernica dans ces silhouettes d'animaux tourmentés. Des visages humains en traits hésitants : du cubisme d'Emmaüs.

Des coussins noirs carrés, un gland noir à chaque coin, surmontent une des rares parties pointues du toit de carton. Éléphant.

La paroi derrière l'abri, une cloison de plexiglas transparent, évoque une existence dans une étrange ferme à fourmi.

Cinq. Spermatozoïde jaune

Nous sommes dans une « ruelle » incroyablement étroite entre les abris, peut-être une zone de stockage commune. Étagères en carton, couvertures pliées.

Le portrait primitif d'un chat noir, un peu plus loin sur le sol vert uni, rappelle les regards hypnotiques des personnages dans l'art populaire de la Nouvelle-Angleterre.

Également visibles : le couvercle en plastique blanc d'un ventilateur électrique, une caisse de saké en plastique jaune, un seau en plastique bleu clair, un morceau de caillebotis en plastique bleu, une pelle à poussière en plastique vert accrochée par une corde, un seau d'enfant en plastique bleu foncé. Des barquettes à emporter en polystyrène dont la peinture bleue et écarlate laisse supposer d'autres fresques en cours.

Le plus frappant ici est le mur d'un abri noir mat que décore un dessin représentant apparemment de grandes chambres à air dotées sur leur périmètre de « fenêtres » ovales disposées à intervalles réguliers ; à travers chacune d'entre elles, on aperçoit un grand spermatozoïde jaune pris en plein tortillement devant un fond brumeux noir et jaune.

Six. Gomi guitar

Très gros plan, peut-être sur l'entrée d'un abri.

Une paire de baskets Nike – noir, violet – au design impeccable, usée, mais propre. Derrière, des Reebok plus simples (de femme?).

Une guitare classique abîmée. À côté, un étrange étui fin, en jean bleu, aux bordures rouges en imitation cuir ; sans doute un sac de golf destiné à ne porter qu'un seul club sur un practice.

Un tampon encreur allemand.

Soigneusement plié, un journal sur les stars du baseball japonais.

Un thermos à versoir cabossé avec un motif floral.

Sept. 108

Un espace qui me rappelle les couchettes du haut dans les wagons-lits Norfolk et Western que je prenais, enfant, avec ma mère. La forme découle de la fonction.

La structure est assez large pour contenir une paille traditionnelle japonaise. Un petit chat noir est assis devant (le sujet du portrait au regard fixe?). Surpris par le flash, il est attaché par une laisse rouge. Un deuxième, plus gros et tigré, examine un sac en papier au motif écossais. Il est également retenu par une fine longueur de corde blanche.

Le bout d'une descente de lit au motif floral visible au pied du

lit.

Cet espace est très traditionnel, tout à fait spécifique d'une culture.

Murs de cartons marron, tubes postaux en carton qui servent de montants à la structure, cordes bien attachées.

Sur le mur de droite :

GIG

MODELE NO : VS-30

Q'TE : 1 APPAREIL

COULEUR : NOIR

C/T NO : 108

FABRIQUE EN COREE

Au fond, près de ce qui doit être la tête du lit, sont suspendus deux étagères ou casiers, peints en blanc. Posés dessus, on voit des draps et couvertures de rechange, une laisse pour chat supplémentaire, un paquet de trois produits pressurisés (du butane pour une cuisinière ?), des serviettes.

Sur le mur de droite, pendent deux bagages souples, un en imitation cuir vert foncé, l'autre en cuir noir, ainsi qu'un manteau trois-quarts en cuir noir.

Sur le mur de gauche, une serviette blanche, une paire de jeans et deux photos encadrées (dont l'image n'est pas visible sous cet angle).

Un bout de plastique transparent a été installé au plafond pour servir de puits de lumière.

Huit. Happy hour

Un mur avec des tubes postaux verticaux.

Un grand prospectus pour des strip-teaseuses japonaises : *Spectacle de filles, nus intégraux, happy hour*. La carte d'une franchise de fast-food illustrant seize choix.

En dessous, le long du mur, sont disposées deux bocaux remplis de cuillères en plastique blanc, une boîte en fer-blanc contenant des baguettes, huit grandes tasses de plastique bleu jetables empilées, quatorze tasses en carton blanc jetables empilées (toutes visiblement encore neuves et retournées pour empêcher la poussière de s'y nicher), des serviettes et des draps soigneusement pliés, une batterie de cuisine en aluminium, une grosse bouilloire en acier, une bassine en plastique rose, une grande planche à découper en bois.

Des couvertures au motif floral étendues comme un tapis.

Neuf. Sandy

Une vue différente de l'intérieur précédent, dévoilant un grenier de stockage bâti avec soin grâce à des tubes postaux et des cartons aplatis.

Les similitudes avec les constructions japonaises traditionnelles à base de poutres et de linteaux est encore plus frappante ici. Cet espace se trouve juste au-dessus de la batterie de cuisine de l'image précédente. Sur sa gauche, il y a un fouillis d'objets, dont certains

non identifiables : une grosse corde, une valise d'enfant aux motifs écossais, un bol en plastique noir, une batte de softball. À droite, un poupon en tissu mou, un chien en peluche, un oursin portant une salopette sur laquelle est écrit : « SANDY », quelque chose qui ressemble à une baleine tueuse (un requin ?) en peluche aux dents de feutre blanc. L'étiquette en carton est toujours accrochée à la baleine ou au requin, comme à sa sortie de l'usine.

Au premier plan, au niveau d'en dessous, une pile de magazines sur papier glacé, une boîte en fer-blanc qui a dû contenir des bonbons ou d'autres sucreries et un étui ouvert qui abritait probablement autrefois des lunettes de soleil.

Dix. Boy's bar Kyoka

Un plan très simple, l'objectif tourné vers le sol, qui montre un autre endroit où l'on prépare à manger.

Une partie carrée des dalles rondes est visible au bas de la photographie. Le reste du sol est couvert de couches de journaux sous un morceau de carton marron. Une mince bordure de papier dépasse, et dévoile une publicité pour le « Boy's bar Kyoka ».

Un thermos bleu avec une sangle noire. Une tasse en carton sale recouverte de papier aluminium froissé. Un porte-savon rouge avec un morceau de savon blanc. Une cocotte au couvercle

en bois d'aspect archaïque. Son manche est enveloppé dans un gant de toilette blanc maintenu par deux élastiques. Une autre casserole, avec un mécanisme pour attacher une queue en bois manquante, contient une louche en acier et une spatule en bois. Plusieurs saladiers et passoirs en plastique emboîtés.

Une grande bouteille d'eau, des pics enneigés sur son étiquette blanche et bleue.

Une planche à découper en plastique, décolorée par l'usure. Un sac en plastique (en papier ?) blanc sur lequel est écrit « ASANO » au-dessus du dessin d'un boulanger qui nous montre une sorte de pain.

Onze. J.O.

Les abris ont fini par entourer une rangée de téléphones publics !

Faites le 110 pour la police.

Faites le 119 pour les pompiers ou une ambulance.

Deux téléphones sont visibles : ils sont de cette teinte verte bilieuse bien particulière que les Japonais réservent à leurs cabines téléphoniques.

Ils possèdent des fentes pour des cartes téléphoniques, de petits écrans à cristaux liquides et des touches d'acier rondes. Ils sont fixés sur des supports horizontaux individuels en inox, soutenus par un solide poteau en acier métallisé. Sous chaque rebord se

trouve une étagère fermée ou un coffre fait de plaques d'acier perforé. Un endroit où poser ses paquets pendant un coup de fil.

Les coffres servent maintenant de lieu de rangement pour les ustensiles de cuisine : quatre bols à soupe en céramique d'un style banal, trois autres au verni plus complexe, quatre bols de plastique blanc et plusieurs de couleur. Un tampon à récurer en plastique, usagé.

Au sol, sur un journal, une théière en aluminium et ce qui pourrait être des sachets de café instantané. Trois bouteilles d'un litre d'huile alimentaire.

Sur le rebord d'acier du téléphone de gauche, une boîte qui contenait autrefois du café J.O. Special Blend prêt à boire.

Douze. Championnat nippon

Un bureau.

On a laissé une ouverture dans le mur de carton ondulé, peut-être délibérément, pour accéder à un plan de Tokyo détaillé, mais extrêmement stylisé, accroché au mur de la station. Le mur de cet abri et celui de la station se confondent. Des ficelles relient directement la maison de carton à la structure de la station, à la préfecture elle-même.

Il s'agit clairement d'un bureau.

Sur le mur autour du plan officiel et intégral du métro, fixés à du granit composite et du carton marron par des bouts de ru-

ban de masquage : une carte-postale où des silhouettes dessinées en gilets oranges escortent un enfant sur un passage piéton, un reçu de restaurant (?), une coupure de presse, un petit écritoire à pince avec des facturettes qui proviennent sans doute d'un distributeur automatique, un programme souvenir du championnat nippon de 1995 (baseball), et deux photos couleurs d'un chat noir et blanc. Sur l'une d'elles, l'animal semble être ici, au milieu des abris.

Quatre stylos et trois paires de ciseaux sont coincés sous le morceau de carton. Une petite lampe de poche est suspendue par un cordon de ficelle blanche.

À droite, une étagère en carton, accrochée en porte-à-faux avec de la corde, forme un angle droit avec le mur. Posés dessus, on trouve une boîte de détergent ménager, un livre, une montre-bracelet Casio G-Shock orange qui brille dans le noir, un gant de toilette blanc, un radio-cassette AM/FM en plastique rouge et trois briquets jetables en plastique.

En dessous, appuyé contre le mur, il y a ce qui ressemble à l'arrière d'une machine à écrire électronique bon marché comme celles que fabriquait Brother.

Une boîte de bonbons chinois, une brosse à chat, un collier anti-puce.

Treize. TV Sound

Gros plan sur le contenu de l'étagère.

La radio AM/FM stéréo rouge, son antenne chromée tendue en angle aigu pour une meilleure réception. Elle est de marque TV Sound, modèle LX-43. Sa poignée cassée, réparée avec du ruban isolant noir, est attachée à la structure avec de la ficelle blanche. Derrière les trois briquets, en partie coincés sous la radio, sont alignés un rince-doigt encore fermé et un stylo-feutre rouge à pointe fine. À gauche de l'appareil, il y a un réveil en plastique rouge, le gant de toilette et la Casio G-Shock. La montre est crasseuse, un des seuls objets de cet ensemble qui semble sale. Le livre, au-dessus de la boîte de détergent ménager, est cartonné et sa jaquette glacée affiche la photo d'un cadre japonais en costard-cravate. Il a dû coûter cher. De l'inspiration ? Une autobiographie ?

À droite du LX-43 : un paquet rigide de Lucky Strike sans filtre et une boîte de café Poka dont le haut a été enlevé avec soin (pour servir de cendrier ?).

Sur la cloison de carton au-dessus, deux cartes postales fleur bleue de chats qui jouent sont scotchées. « Collection chat » en écriture cursive.

En dessous sont collées (pas scotchées) trois photographies noir et blanc.

N° 1 : un homme à la calvitie naissante, en jeans et t-shirt, ac-

croupi devant une version précédente et dépourvue de peinture de cette structure.

L'un des cartons semble être recouvert des lettres « PLAST... ».
L'homme mange des nouilles dans un pot avec des baguettes.

N° 2 : La « ruelle » entre les abris. Le chauve regarde la caméra. Il n'a pas du tout l'air japonais. Il est assis en tailleur au milieu de six ou sept autres personnes qui semblent, elles, japonaises. Elles sont concentrées sur une tâche, peut-être la création des peintures.

N° 3 : Le chauve, accroupi devant son abri, porte des sandales en plastique. Il serre ses genoux dans ses mains. Il semble maintenant complètement japonais, son visage arborant un masque formel de douleur.

Courbe des dalles carrées.

Combien de temps a-t-il vécu ici ?

Avec ses chats, sa guitare, ses couvertures bien pliées ?

Travelling arrière.

Arrêt sur le lecteur de cassettes.

Derrière, presque caché, se trouve un organisateur Filofax.

Des noms.

Des numéros.

Disposés comme s'ils étaient un plan, un plan pour sortir du métro.



Traduit de l'américain par Laurent Queyssi

Parution originale : « 13 Views of a Cardboard City », dans *New Worlds*, septembre 1997

Publication : 9 janvier 2012

Distribué sous les termes de la licence

Creative Commons Paternité – Pas d’Utilisation Commerciale – Pas de Modification 2.0 France

© William Gibson, 2012

ISBN : 978-2-36400-062-9

URL :

<http://www.angle-mort.fr/fiction/treize-vues-des-bas-fonds-william-gibson/>

Achévé de compiler le 7 janvier 2012
à Londres (Royaume-Uni)
pour le compte d’Angle Mort